

Les Interférences des écoles de pensée antiques dans la littérature de la Renaissance. Études réunies et éditées par EDWARD TILSON. Études et Essais sur la Renaissance n° 100. Paris, Classiques Garnier, 2013. Un vol. 15 x 22 de 242 p.

Ce volume rassemble une dizaine d'études sur l'éclectisme philosophique à la Renaissance. Le terme d'« interférences » renvoie en l'occurrence aux influences croisées des différentes doctrines antiques (platonisme, aristotélisme, stoïcisme, épicurisme, cynisme, scepticisme...) sur la « littérature de la Renaissance ». Cependant, les limites chronologiques et génériques de l'ouvrage sont un peu élargies : si Marot, Rabelais, Henri Estienne, Pontus de Tyard, Ronsard ou Montaigne appartiennent assurément à la littérature du XVI^e siècle, on aura plus de mal à y ranger le médecin Sorbière, auteur d'un *Discours sceptique sur le passage du chyle...* en 1648. La table des matières tente d'introduire un ordre dans ce recueil en distinguant un peu artificiellement quatre parties : « Les savoirs professionnels » (appellation peu adéquate pour des textes présentés par ailleurs comme « littéraires »), « L'héritage chrétien dans les *Essais* » (mais pourquoi la quatrième contribution sur Montaigne est-elle rejetée en fin de volume ?), « Les transformations poétiques », et enfin « Repenser le plaisir ». Regrouper les contributions par ordre chronologique des auteurs étudiés ou par genres littéraires aurait sans doute été plus clair, car le volume apparaît, au premier abord, comme un ensemble plutôt hétéroclite ; heureusement, la valeur intrinsèque de chaque contribution rachète l'aspect un peu composite de l'ensemble.

Violaine Giacomotto-Charra étudie avec précision les interactions des sources antiques (aristotéliennes, stoïciennes, néo-platoniciennes, pythagoriciennes, hermétiques, kabbalistes...) dans le *Premier Curieux* de Pontus de Tyard. Bénédicte Boudou s'intéresse à la présence de Sextus Empiricus dans l'*Apologie pour Hérodoté* d'Henri Estienne. Dominique Brancher se penche sur la place du pyrrhonisme, un siècle plus tard, chez le médecin Samuel Sorbière, contemporain de Gassendi. Sébastien Prat met au jour l'antilogie sceptique qui organise le dialogue entre stoïcisme et christianisme dans le chapitre *Du repentir* de Montaigne. Alain Legros médite sur le commerce des sentences païennes et bibliques au plafond de la « librairie » de l'auteur des *Essais*. Edward Tilson étudie la confrontation (sur le mode de l'isosthénie sceptique) de la théologie naturelle et du matérialisme lucrétien dans l'*Apologie de Raymond Sebond*. Anne-Pascale Pouey-Mounou analyse à travers le commentaire de Muret l'usage proprement poétique que fait Ronsard de la terminologie scientifique, libérant les forces suggestives du langage. Bernd Renner se penche sur la satire antique et ses relations avec la philosophie cynique pour évaluer son influence sur Marot. E. Bruce Hayes évalue l'influence conjuguée du pyrrhonisme et du scepticisme sur la représentation du masculin dans le *Tiers Livre* de Rabelais. Enfin Nicola Panichi dévoile l'influence centrale de l'épicurisme de Valla sur un chapitre de Montaigne (*Que philosopher c'est apprendre à mourir*) que la lecture traditionnelle avait plutôt placé sous le signe du stoïcisme ou du scepticisme académique.

À travers ces différentes monographies, chaque auteur se confronte en fait avec deux questions essentielles. Comme l'explique Edward Tilson dans la préface, il s'agit d'abord de savoir quelle est exactement la nature du mélange doctrinal qui s'observe dans les textes de la Renaissance : « tissage », « contaminations, pollinisations croisées, hybridations », « synthèse entre écoles diverses » (p. 8) ? Violaine Giacomotto-Charra propose un peu plus loin de distinguer deux attitudes intellectuelles opposées, l'éclectisme et le syncrétisme : s'agit-il, pour chacun de ces auteurs, de « puiser, de manière isolée et ponctuelle, des connaissances dans un système philosophique exogène, sans pour autant importer des principes fondateurs et organisateurs de ce système » ? Ou bien s'agit-il, en allant vers une véritable fusion, de « parvenir à élaborer, par la rencontre de deux philosophies, un troisième terme » (p. 27) ? Il semble, au regard de ces études, qu'à la Renaissance ce soit plutôt la première attitude, éclectique et ouverte aux influences multiples, qui l'emporte, tandis que l'ambition syncrétique

de la philosophie médiévale, aimantée par la recherche d'une « conciliation » rigoureuse entre Aristote, Platon et la Bible, s'est éloignée. L'autre problème qui traverse ce volume, et qui aurait peut-être mérité d'être mis plus nettement au premier plan, est celui de l'impact de la redécouverte des différentes doctrines antiques sur le christianisme lui-même. Le retour du scepticisme, de l'épicurisme ou du stoïcisme, en philosophie naturelle ou en philosophie morale, voire en théologie, est-il une manière de contester la foi chrétienne, traditionnellement adossée à l'aristotélisme, ou une façon de la reformuler pour l'adapter à un monde en pleine révolution ? La perspective se déplace alors : il s'agit moins de réfléchir sur les interactions des doctrines philosophiques entre elles que sur leur antagonisme possible avec l'orthodoxie religieuse.

ALEXANDRE TARRÊTE